

N° 67 Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée.

« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle. « Vendredi 13 ?! Zut ! »
Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises. Et chaque année le calendrier imposait un vendredi 13, au minimum.

Panne de moteur à trois heures du matin en pleine campagne, cordes de la puis corde de mi qui cassent dans le même concert, rendez-vous amoureux de jeunesse manqué à Venise pour 5 minutes de retard à une correspondance : elle avait vécu ces péripéties un vendredi 13 - tout comme son entrée au conservatoire de Rennes à 17 ans, l'obtention de sa vague d'or de surf, et sa naissance à Sarajevo. Alors, pourquoi craignait-elle tant ces occurrences calendaires ?

Ilda creuserait la question plus tard : elle était en retard. Vite. La salle de bains. Toilette, lavage de dents. Elle saisit les vêtements posés sur son lit, s'habilla en quelques secondes, regarda sa montre : Marc l'attendait depuis dix minutes.

- Zut, zut et zut ! pesta-t-elle.

Elle enfila ses tennis non délacés en forçant au niveau des talons, saisit le k-way suspendu à la patère de la buanderie, prit son violon et sortit.

Bourrasques. Rafales. Le jour montait de la terre. Ciel noir. Les fleurs en guirlandes de son mimosa trentenaire dansaient sur leurs branches. La bâche censée protéger son vélo gisait au pied du tronc, arrachée dans la nuit au vu de l'étendue des mares formées dans ses replis. Une vibration chatouilla le haut de sa cuisse gauche. Son vieux Nokia.

- Salut Ilda ! Je suis à « La Trinquette ». Tu es où ?

Voix enjouée. Marc était heureux de la revoir.

- J'arrive ! répondit-elle en visualisant le bar du Guilvinec. D'ici un quart d'heure.

Quelques minutes plus tard, elle passait en trombe le rond-point du Biocop de Pont-L'abbé quand un tracteur s'engagea sous son nez, avec sa remorque de meules de foin au derrière.

- Ben voyons ! Un convoi exceptionnel rien que pour moi ! Mais c'est pas vrai !

Le petit gyrophare orangé tournoyait gaiement au-dessus de la cabine du conducteur. *Je roule à trente à l'heure. Et je fais le plus beau métier du monde. Le travail de la terre. Qui mérite respect. Et demande patience. Oui, j'ai dit patience...*

Ligne continue jusqu'au prochain rond-point. Six kilomètres. Elle devait agir. Ce rendez-vous, c'était le rendez-vous de sa vie. À cette heure-là les gendarmes ne chassaient pas encore les degrés d'alcoolémie avancée. Ilda avait avalé des milliers de fois la route. Dans les deux sens. D'ici cinq cent mètres, elle s'engagerait dans un virage dont on pouvait anticiper la présence de voitures grâce à la longue ligne droite le précédant. Pas un chat sur la chaussée. Des juments et des moutons dans les champs. Il fallait tenter le coup. Par respect envers celui qui l'attendait, et pour éviter que sa tante ne lui rappelle une nouvelle fois son manque de sérieux, en toute chose. « *Et ne me dis plus que c'est pour te protéger de l'absurdité de la vie* ».

Marc venait de se taper deux heures de route. La veille, il l'avait appelée pour lui proposer d'être chef de pupitre des premiers violons, au moins pour la saison. Ilda n'y avait pas cru. Elle. *La petite étrangère extravagante*. Le directeur de l'orchestre mettait fin à son bannissement de l'Orchestre National de Bretagne. Et ne lui tenait aucune rigueur des facéties qu'elle avait infligées à ses confrères musiciens, trois ans auparavant. Tresses d'archet montées à l'envers, partitions pivotées à 90° et jouées tête de côté... La plaisanterie de trop avait été cette partie de football lancée en plein concert : à la douzième mesure, une boule de papier préalablement chiffonnée avait chu de sa robe de gala pour être expédiée de la pointe de son soulier au chef des cuivres, qui l'avait transmise au pupitre des violoncelles où un complice avait déclenché une frappe soulevant le ballon dans un lob parfait jusqu'au pied du chef d'orchestre. Ilda avait été licenciée le soir-même.

« Ce n'est pas tout, avait ajouté Marc. Comme la pandémie a isolé notre orchestre, nous devons recruter des solistes, et du monde entier, tu connais notre politique. Pour cela, il nous faut un ambassadeur, pétillant, polyglotte - et musicien bien entendu. Je dis ambassadeur, mais ce peut être une ambassadrice, et pas forcément française justement... »

Voilà comment Ilda remerciait son bienfaiteur : en le faisant attendre.

Elle accéléra, puis déboîta dans l'angle mort du virage.

La musique vibrait si fort dans la voiture qui lui fit soudain face... qu'elle crut qu'il s'y donnait une fête. Ilda ne comprit pas. Le chauffeur du tracteur donna un coup de volant pour que les voitures s'évitent. Trop tard. Le choc éjecta un conducteur par une fenêtre, un homme. Les véhicules s'emboîtèrent dans un fracas de tôle froissée. La voix de Mick Jagger. *All my love in vain*. D'où venait cette chanson ? Ilda l'adorait. Un tube des Rolling Stones inspiré du mystérieux Robert Johnson, bluesman médiocre qui après une disparition de deux années était devenu un mélodiste virtuose. Avait-il vraiment vendu son âme au diable en échange d'un talent qui le rendrait célèbre ? Le halo d'un gyrophare attira son regard. « Bonjour Madame. Vous m'entendez ? Vous pouvez me serrer la main ? » Ilda sourit. Elle avait la tête en bas, cela la faisait rigoler. *La vie n'est pas sérieuse de toute façon. Papa, maman, je viens vous retrouver. Il y a trop de violence dans ce monde. Et je vais enfin connaître la vérité pour Robert Johnson...*

Tout devint noir.

Que se passait-il ? se demandait Gaëtan à quelques mètres de là, couché dans l'herbe mouillée. Il saignait de la tête et sa voiture ne ressemblait plus à rien. Il s'était loupé mais n'avait pas loupé celle dont on extrayait le corps, visiblement dans un sale état. Gaëtan aurait pourtant dû passer par le pare-brise et se fracasser sur la face bufflonne du tracteur géant de l'autre côté de la route. Sans blesser personne. Il avait détaché sa ceinture et accéléré à fond. Erreur d'avoir descendu sa fenêtre pour prendre une dernière bouffée d'air. Honte de s'être laissé aller au désespoir. Criminel. Égoïste. Faible. Tout ça parce que son amie l'avait quitté pour monter une école de surf. Avec un autre. Loin. Au Costa Rica. En le traitant de raciste en plus ! Elle ne comprenait pas le danger. Ni la misère du monde. Elle vivait dans son petit paradis bigouden. La mer, le surf, les élèves accros à son talent, la grâce marine, les balades au vent qui souffle, les baignades dans l'écume, c'était très bien. Mais la mer, l'océan, ce n'est qu'un tout petit bout de la réalité. Elle n'avait jamais rencontré, elle, un seul demandeur d'asile, un seul demandeur de regroupement familial. Lui, des dizaines de cette espèce l'accablaient chaque jour, certains l'injuriaient, voire déposaient des plaintes pour « agression verbale ». Son chef l'avait averti deux fois. « À la troisième, je vous mute » avait-il précisé. N'importe quoi. Il n'était pas raciste. Son meilleur ami d'enfance était marocain. Mais comme on l'agressait chaque jour, il s'interrogeait : avec tous les clochards qui traînent dans les rues et tous les vieux qui crèvent d'isolement, pourquoi privilégier des étrangers qui ne sont même

pas reconnaissants ? Tout ça était absurde. Tout ça était... Quelqu'un s'approchait. Une blouse blanche. « Un secouriste » pensa-t-il. Il perdit connaissance.

L'ambulancier du SAMU prit des risques.

Ilda Petrovic se réveilla six jours plus tard. Le médecin de garde la rassura : l'équipe des urgences avait pris en charge sa commotion cérébrale, puis l'avait transférée à l'hôpital de Nantes, expert en reconstitution de mains arrivées en pièces détachées. Elle n'aurait aucune séquelle et grâce à la rééducation retrouverait sa dextérité.

- Ah, j'oubliais... Un dénommé Marc est venu vous rendre visite à l'hôpital. Il vous attendait le matin de l'accident. Il m'a prié de vous dire que sa proposition tiendra le temps qu'il faudra.

- Le temps qu'il faudra ?

- Le temps de votre convalescence.

Le lendemain, un homme aux cheveux blonds délavés entra dans sa chambre. Plutôt mignon et costaud.

- Je suis le gars qui vous a mis dans cet état. Je suis désolé.

Avant de quitter l'hôpital, Gaëtan tenait à rencontrer sa victime - une musicienne dont le violon avait volé en éclats selon une infirmière.

Ilda se taisait. L'individu l'énervait, malgré sa voix douce :

- J'ai eu une peine de cœur, alors j'ai voulu me fracasser. Sur un tracteur...

- Moi, j'avais une ligne continue, dit-elle avec un fort accent étranger de l'est.

Gaëtan eût un mouvement de recul, puis se força d'ajouter quelques mots agréables - il avait quand même envoyé cette étrangère presque à la mort :

- J'espère que les compagnies d'assurance vont vous indemniser.

Ilda eut une moue sceptique :

- Je ne crois pas au Père-Noël, mais sait-on jamais.

Gaëtan salua et sortit.

Sa sœur, depuis toujours grande complice de son existence, l'attendait comme convenu sur le parking.

- Je t'emmène à l'An Attol, dit-elle pour l'accueillir.

L'amour de sa vie l'avait quitté. Sa voiture était pliée. Ses cervicales froissées. Pourtant, il ne put s'empêcher de sourire : Gaëtan adorait les homards-frites.

Un mois plus tard, les assurances faillirent renvoyer dos à dos les protagonistes de l'accident pour avoir eu le même tort : franchissement de ligne continue. Mais les analyses sanguines réalisées à l'hôpital montrèrent que Gaëtan avait bu avant de prendre le volant.

Il ne contesta pas le jugement. Se renseigna par contre sur l'accidentée dont les rapports d'assurance lui avaient donné l'identité. *Ouest France* et *le Télégramme* l'avaient interviewée : une musicienne fantasque, renvoyée de son orchestre pour avoir fait des blagues en plein concert. Une orpheline bosniaque également, qui avait rejoint sa tante à Lesconil à l'âge de 10 ans et obtenu la nationalité française depuis peu. Fière de ses origines tziganes, précisait-elle.

Quelques semaines plus tard Gaëtan reçut de son administration, l'OFFI, une lettre en recommandé. « Incidents répétés dans sa fonction d'accueillant... Plaintes déposées contre lui... Ivresse sur le lieu de travail... », il était muté. Un médecin avait sans doute lâché le morceau sur son taux d'alcoolémie avancé lors de l'accident. L'ayant appris, son chef avait œuvré aussitôt pour se débarrasser de lui : tant mieux ! Gaëtan travaillerait désormais au service expert dans l'aide au retour volontaire des migrants. Il bénéficiait en outre d'un congé maladie d'un mois.

Il avait des économies, du temps, cela faisait des années qu'il voulait se remettre au surf : il s'offrit une planche. Pour oublier son amour détruit, et chercher des vagues. Des grosses. Qu'importait le danger. Quitte à être mort, il préférait être dévoré par les poissons que par les vers.

De son côté, très motivée pour retrouver l'Orchestre National de Bretagne, Ilda exécutait chaque jour les exercices musculaires recommandés. Trois mois de rééducation et elle put retoucher les cordes de son violon. Elle redécouvrit alors le plaisir de répéter les gammes qui l'accompagnaient depuis son enfance, travail de l'archet et de la main gauche. Quatre heures de pratique quotidienne lui permirent de retrouver son niveau, de l'améliorer même car Marc l'encourageait et tout le monde dans l'orchestre attendait son retour, répétait-il chaque fois au téléphone. Se sentait-elle d'ailleurs de travailler la ligne des premiers violons du Corelli Concerto Grosso n°8 qu'ils joueraient à Rennes pour la fin de l'année ? Ce n'était pas compliqué techniquement. Musicalement par contre, il fallait de l'âme.

Le premier dimanche de l'automne, Ilda invita sa tante au restaurant pour fêter son retour à la musique : elle reprenait les répétitions dès le lendemain ! Marc lui avait déniché une petite maison à dix minutes à pied de l'orchestre, afin qu'elle puisse répéter en toute sérénité.

- Le ciel est beau, la mer est belle, les chalutiers et les caseyeurs sont beaux ! Tout le monde est beau, tantine, et le soleil brille ! Allons-nous régaler à la *Cantina* !

Toutes deux savourèrent face à l'océan une lotte au beurre blanc et un gâteau breton aux pommes. Puis elles se promenèrent le long de l'océan et des rochers érodés du Goudoul.

Ilda aimait le sentier côtier, et « ses lutins » près du port, treize petits korrigans en bois posés depuis toujours sur la base d'un tronc évidé. Un mât coiffé d'une amanite phalloïde décorait la scène. Depuis des années, aucune figurine ne s'était amusée à monter l'échelle menant au champignon mortel. Pourtant, quelque chose avait changé.

- Attends ! ordonna-t-elle à sa tante.

Le visage de Ilda se remplit de terreur.

- Le... le champignon...

Sa tante s'approcha et vit, collé à la figurine, un petit farfadet en train de croquer le végétal.

Superstitieuse comme sa nièce, la vieille femme empoigna Ilda et déguerpit au plus vite.

Le lendemain, Ilda prit le bus et le train pour arriver un peu avant 14 heures en plein centre de Rennes. L'orchestre lui fit la fête puis les musiciens prirent place. Ilda découvrit alors sa nouvelle partenaire de pupitre : le visage fermé et la partition annotée présente sur le lutrin annonçaient que sa camarade ne lui souhaitait pas la bienvenue.

- Bonjour ! Je me présente : Ilda, dit-elle malgré tout avec un grand sourire.

L'intéressée hocha la tête, esquissa à peine une expression de sympathie.

- Bonjour. Géraldine.

Ilda prit connaissance de la page affichée : les coups d'archet, doigtés, et défauts à corriger dans l'exécution musicale n'avaient rien à voir avec les siens. Elle rangea sa propre partition.

La répétition commença.

L'évidence s'imposa après quelques secondes : Géraldine jouait mal. Elle refusait de se laisser porter par sa consœur, de suivre ses mouvements d'archets, son rythme, ses nuances.

Le chef d'orchestre faillit s'arrêter pour la reprendre. Mais le problème n'était pas musical, il le savait : elle ne digérait pas d'avoir été déchu de son rôle de chef de pupitre des premiers violons. Il attendit la pause pour lui parler en tête à tête. La malheureuse promit de faire des efforts.

Le soir-même Géraldine appela son frère pour parler de cette étrangère qui avait pris sa place. Son frère lui dit de ne pas céder à la colère ni à la jalousie. D'accepter son sort, de voir la bouteille à moitié pleine, de relativiser. Elle s'engagea du bout des lèvres à faire de son mieux, mais confia qu'elle n'hésiterait pas à se débarrasser de cette intruse si l'occasion se présentait.

Un mois plus tard, le chef d'orchestre, ravi du travail effectué par son groupe, offrit à tous un très long week-end prolongé. Un temps magnifique était annoncé. Ilda aimait les mois d'octobre, souvent doux comme le beurre fondu sur les crêpes.

Par un mercredi soir estival, la violoniste rentra donc chez elle, fenêtre baissée, impatiente de retrouver sa maison, ses plages, son climat de bord de mer, les chats qui traversaient son jardin - et sa vieille et gentille tante. Elle avait prévu aussi de donner un coup de main le samedi après-midi aux copines de son association qui venaient en aide aux étrangers, et recrutaient des bénévoles lors d'un évènement organisé par la mairie.

Un numéro de téléphone inconnu s'afficha sur son portable. Message. Voix féminine. Géraldine ! « *Marc m'a donné ton numéro. Je tiens à m'excuser pour mon comportement. J'ai été odieuse avec toi, depuis ton retour. Pour me faire pardonner, comme j'ai appris que tu fêtais ce vendredi ton anniversaire, je te donne rendez-vous à l'entrée du parking de la Torche, à 9 heures. Si cela te dit de surfer, je crois que tu aimes ça, j'ai quelque chose à te proposer.* »

Ilda la rappela aussitôt.

À l'heure et au lieu-dit, Ilda découvrit une mythique *Kool* des années 80, hawaïenne époxy au corps en flammes orangées qui valait une fortune. Géraldine en fit une démonstration au large, puis revint sur la plage et, tendant la chose, dit, souriante :

- Ma *Kool* contre le pupitre, ça te plairait ?

La proposition surprit Ilda, qui n'attachait que peu d'importance à cette responsabilité.

- Je l'essaye et te dis, répondit-elle.

Du monde commençait à débarquer sur la plage - la beauté rocailleuse de la Torche attire promeneurs, familles, et photographes en chasse de sublime.

Dans sa combinaison jaune soleil, Ilda prit seule le courant, toujours puissant à marée descendante, fila jusqu'à la barre où les vagues voisinaient les trois mètres de hauteur (effet de la dépression du début de semaine), puis s'assit sur la *Kool* dans l'attente d'une belle lame. Elle n'était pas experte comme Géraldine, une fille du coin. Mais comme tout le monde tâta

de ce sport dans la baie d'Audierne, dès son arrivée en France elle s'était mise au surf. Elle avait adoré et appris en deux années ce que les locaux assimilaient en dix.

Géraldine l'observait de la grève. Une forme s'approchait en ramant énergiquement avec ses bras. La poitrine annonçait un homme, qui devait la connaître car il avait mis le cap sur Ilda dès sa mise à l'eau. Quelques minutes plus tard, une tête qu'elle avait déjà vue lui souriait : Gaëtan.

- Mais... ?

- Vous n'êtes pas superstitieuse, j'espère ? Non, parce qu'on est un vendredi 13, vous savez, et la dernière fois que l'on s'est rencontré un vendredi 13, ça ne vous a pas tellement réussi...

- Qu'est-ce que vous faites là ?

- Je m'entraîne. C'est interdit ? Vent d'ouest, forte houle : les conditions idéales pour s'éclater !

Il avait les épaules et le dos cambré d'un habitué des flots. Géraldine s'était mise à l'eau et ramait en leur direction.

- Je vous présente ma sœur, ajouta-t-il alors qu'elle accostait leurs planches.

Ilda pâlit : une pensée terrifiante venait de la glacer. Gaëtan le comprit et rassura la violoniste :

- Mon accident n'était pas prémédité. Ma sœur ne vous connaît que depuis septembre. Y'a que la vie pour produire des rencontres comme ça. Un scénariste n'oserait pas !

Géraldine confirma d'un mouvement de tête, puis sourit et revint au motif de leur rencontre :

- Alors, tu l'essayes cette *Kool* ? Ou je repars avec ?

Une série de lames approchait.

Impatiente de tester la monture, Ilda se mit en position et rama pour adapter sa vitesse à la vague qu'elle avait choisie. Allongée sur sa planche, elle jetait un coup d'œil derrière son épaule pour s'assurer que l'onde se soulevait à sa convenance. Elle s'apprêtait à se lancer, quand Gaëtan, soucieux de briller, s'engagea et percuta de plein fouet Ilda, la précipitant au creux de la lame.

Dans le fracas de la puissance de la montagne d'eau qui se défit, Ilda disparut sous des mètres d'écume du rouleau qui la cracha contre les rochers. Quelques secondes plus tard, les flammes de la *Kool* brillaient dans les remous. Une cagoule jaune, immobile, flottait à ses côtés. Le leash tenant la planche au pied gauche de Ilda avait tenu. Gaëtan avait été propulsé sur les brisants.

La stupeur saisit Géraldine. Elle savait qu'un être se noie en trente secondes. La peur décuplant son énergie, elle donna des bras tant qu'elle put, remit Ilda, inconsciente, sur sa planche et la tracta jusqu'au sable. Des spasmes agoniques agitaient le corps.

Géraldine se pencha, insuffla quelques bouffées d'air, tira sur la fermeture éclair de la combinaison, devêtit le torse de Ilda, commença le massage cardiaque.

Gaëtan sortit de l'eau. Hébété, honteux.

- Mais qu'est-ce que tu as fait ? Tu es con ! Complètement con ! Elle ne respire plus !

- Je ne l'ai pas fait exprès. Je voulais prendre la vague. Et j'étais engagé avant ta collègue.

Un attroupement se formait.

- Vite ! hurla Géraldine. Appelez les secours ! Trouvez un défibrillateur ! Son cœur est à l'arrêt.

Un habitué des lieux qui savait où se trouvait l'appareil médical en libre-service, courut et ramena la petite boîte alors que Géraldine poursuivait son massage. Deux secousses électriques plus tard, le cœur de Ilda reprit son rythme. Géraldine mit alors sa consœur en position latérale de sécurité. La violoniste déglutit, rouvrit les yeux, vomit un peu d'océan. La tête lui tournait mais la vue de sa « partenaire de violon » aux côtés de l'individu qui l'avait presque noyée eut l'effet d'une décharge d'adrénaline.

- Vous... avez cherché à... me tuer ? demanda-t-elle essoufflée.

La *Kool* ballotait à ses pieds, remuée par le clapotis de la houle.

- Pas du tout, protesta Géraldine. Mais alors pas du tout.

- Je voulais vous épater, expliqua Gaëtan. C'est raté. Je suis nul. Vraiment nul.

Il peinait à se l'avouer, mais cette fille de l'Est était sacrément jolie.

- Je te la donne, ma *Kool*, enchaîna Géraldine. J'ai été ridicule avec mon envie de pupitre.

Ilda dodelina de la tête, compréhensive. Être solaire, elle n'avait jamais été encline à la vengeance.

- Bonjour Madame. Ça va ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Alertés par des promeneurs, deux gendarmes avaient accouru auprès d'Ilda. Ilda se tourna vers eux, puis porta son regard vers ce frère et cette sœur si maladroits. Elle respira profondément, contempla de longues secondes la baie. Son visage était pâle, ses yeux tournaient un peu dans leurs orbites. Elle avait mal à la tête, mais répondit :

- J'ai... été prise... par... une méchante vague.

- Les secours arrivent et vous emmènent à l'hôpital. Ne vous inquiétez pas.

- On l'accompagne, intervint Gaëtan. On est des amis. On se charge de sa planche.

- De ses planches, rectifia Géraldine en désignant la *Kool* d'un mouvement de tête.

Quelques minutes plus tard, Ilda se laissa glisser sur la civière des secours, tête vers la mer. Les vagues déferlaient, magnifiques, immenses, amples, écumeuses.

Dans la voiture qui suivait l'ambulance, Géraldine conduisait, pensive. Elle se souvenait de ce soir où elle avait surpris son frère collant des affiches pour cet homme politique... qu'elle n'aimait vraiment pas. Elle avait eu beau lui répéter pendant des mois, comme son ex compagne, que la xénophobie n'était pas un bon chemin, qu'on lui avait tourné la tête, son frère ne voulait pas en démordre.

Depuis un mois, Gaëtan avait changé. Son congé maladie l'avait détendu, la perspective de sa mutation dans un service réputé paisible l'avait apaisé - et les séances de surf lui avaient nettoyé la tête.

- Tu as voulu faire le beau sur ta planche auprès d'Ilda, parce qu'elle te plaît, c'est ça ? Pourtant, c'est une étrangère, poursuivit Géraldine avec une tendre ironie.

Il soupira, contraint d'accepter la vérité :

- Je sais. Que veux-tu, je crois que j'ai cessé d'en vouloir aux étrangers. J'ai décidé de ne plus m'en prendre à des plus faibles que moi. On est toujours méchant par faiblesse disait un philosophe, grec je crois, il y a quelques siècles.

- Tu donnes raison maintenant à un étranger, toi ?

Gaëtan sourit.

- Comme me le disait mon ami d'enfance Yassine, qui vit maintenant au Maroc, les lames que l'on surfe sont des étrangères. Elles traversent les océans, parcourent des centaines de kilomètres... avant de mourir sur nos plages en nous donnant de la joie.

Il marqua un silence, puis se tourna vers sa sœur :

- Tu te souviens de ce que disait Papa à propos de la mer ?

Géraldine confirma d'un mouvement de tête.

Leur paternel passait des heures à nager, pêcher, chasser les crevettes à l'épuisette ; parfois aussi, il se posait face à l'océan sur un banc, avec un livre qu'il n'ouvrait jamais. Sa devise favorite, il la répétait à tout bout de champ. Géraldine s'efforça d'imiter sa voix basse :

- La mer, ça rend moins... bête !